



HENRIKE ENGEL

LES FEMMES
DU DISPENSAIRE

ROMAN

HENRIKE ENGEL

LES FEMMES DU DISPENSAIRE

Port de Hambourg, 1910.

Les doigts crispés sur le bastingage du trois-mâts en provenance de Londres, Anne Fitzpatrick contemple sa ville natale. Les docks flottants de Steinwerder, les quais qui grouillent d'ouvriers et de mendiants... Tout a bien changé depuis son départ pour l'Angleterre douze ans auparavant, et la misère qu'elle observe contraste terriblement avec le monde d'argent et de privilèges dans lequel elle a grandi. Mais elle aussi a changé. Diplômée de la faculté de médecine tout juste ouverte aux femmes, elle rentre à Hambourg déterminée à mettre ses compétences au service des plus démunies.

Quand deux corps de femmes sont découverts aux abords du dispensaire qu'elle vient d'ouvrir dans le quartier le plus défavorisé du port, Anne comprend que c'est un message qui lui est destiné. Réussira-t-elle à arrêter le meurtrier tout en protégeant les femmes dans le besoin auxquelles elle vient en aide ?

Une enquête passionnante dans le Hambourg du début du xx^e siècle qui dessine le portrait d'une femme pionnière et engagée, résolument en avance sur son temps.

« UN ROMAN CAPTIVANT, MINUTIEUSEMENT
DOCUMENTÉ ET PLEIN DE SUSPENSE. »

Ruhr News

Traduit de l'allemand par Céline Maurice

ISBN: 978-2-36812-948-7



9 782368 129487

22,90 €

Prix TTC France

Rayon : Littérature étrangère

Couverture : Studio Piaude

Images : © Magdalena Russocka /

Trevillion Images



CHARLESTON

www.editionscharleston.fr

LES FEMMES
DU DISPENSAIRE

Titre original : *Die Hafenärztin – Ein Leben für die Freiheit der Frauen*
© Ullstein Buchverlage GmbH, Berlin. Published in 2022 by Ullstein
Paperback
Traduit de l'allemand par Céline Maurice

Pour l'édition française :
© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2023
10, place des Cinq-Martyrs-du-Lycée- Buffon
75015 Paris – France
www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-36812-948-7

Maquette : Patrick Leleux PAO

Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable ! Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook (Éditions.Charleston), sur Twitter (@LillyCharleston) et sur Instagram (@LillyCharleston) !

Henrike Engel

LES FEMMES
DU DISPENSAIRE

Roman

*Traduit de l'allemand
par Céline Maurice*


CHARLESTON

NOUVELLE ANNÉE, NOUVEAU DÉPART

2 janvier 1910, au petit matin, sur l'Elbe

SES DOIGTS SERRAIENT LE BORD DU BASTINGAGE et se crispaient de plus en plus sur le bois à mesure que le bateau approchait du port. Anne connaissait le moindre méandre de l'embouchure de l'Elbe pour y avoir souvent navigué, enfant, avec son père. Glückstadt, les îles fluviales de Schwarztonnensand, Pagensand et Bishorter Sand, puis Wedel et Neßsand. Elle les distinguait à peine, l'épais brouillard matinal ne révélait qu'une esquisse des rives. Leur voilier dépassait justement l'île de Finkenwerder et Anne distingua quelques maisons de villégiature, ombres vagues derrière un voile de gaze. Non seulement le brouillard effaçait le paysage, mais il avalait aussi les sons ; on n'entendait que l'eau qui clapotait contre la proue, le grincement des vergues et les légers cliquetis des cordages gelés cognant contre le mât. Comme sur un bateau fantôme, ils fendaient la brume pour s'approcher de Hambourg presque sans un bruit, à peine visibles.

Anne émergea de sa torpeur et voulut détacher les mains de la balustrade, mais ses fins gants de cuir restèrent collés à la glace qui recouvrait le bois poli, un morceau se déchira à la main droite. Elle ravala un juron, même si le pont semblait désert. L'impression était trompeuse : les autres occupants du navire étaient aussi invisibles qu'elle, engloutis par le brouillard matinal. Le trois-mâts avait quitté le port de Londres la veille au soir chargé de marchandises venues des colonies, et non de passagers. Son père s'était toutefois assuré qu'on mette une des rares cabines à sa disposition, sans lui poser de questions.

Le port de Hambourg, pourtant surnommé la porte du monde, ne l'accueillait pas à bras ouverts. Depuis que le bateau avait quitté la pleine mer pour s'engouffrer dans l'embouchure de l'Elbe, l'univers au-delà du voilier n'existait plus : l'obscurité de la nuit avait fait place aux brumes matinales. *Nous entrons là comme des voleurs*, se dit Anne, *comme des assassins*. Cela lui convenait parfaitement. Elle se sentait à l'abri, protégée des regards indiscrets, ainsi enrobée de traînées cotonneuses qui l'emmenaient incognito jusqu'à la ville. Sa ville natale, qu'elle avait cru ne jamais revoir.

Elle ne revenait pas de son plein gré. Surtout, elle n'avait pas quitté Londres de son plein gré.

Les docks flottants de Steinwerder apparurent, et soudain, comme si quelqu'un avait levé le voile, de pâles rayons de soleil transpercèrent le matin glacial de janvier et révélèrent le port. Même au petit jour, une grande activité y régnait. Toutes sortes de bateaux sillonnaient le fleuve, accostant les innombrables quais en fonction des marchandises qu'ils livraient

et des grandes compagnies maritimes auxquelles ils appartenaient.

Pendant les douze années qu'Anne avait passées au loin, le port avait tant changé qu'elle le reconnaissait à peine. Elle regarda avec curiosité les embarcadères de Sankt-Pauli où étaient amarrés les impressionnants bateaux à vapeur de la HAPAG. Le parfum du vaste monde émanait de ces temples du voyage, ils venaient de loin et repartiraient loin, vers l'Afrique ou l'Inde, le Groenland ou l'Amérique du Sud.

Un chantier était en cours juste devant les embarcadères, sûrement les travaux du nouveau tunnel qui relierait les rives nord et sud de l'Elbe. Le labeur avait déjà bien avancé, même les journaux de Londres en parlaient. Quelle folle entreprise ! Anne avait beaucoup de mal à s'imaginer qu'on pourrait un jour traverser ce large fleuve par en dessous.

Une autre nouveauté accrochait le regard : derrière les embarcadères s'élevait une statue gigantesque. Bismarck, imposant, tête nue mais en uniforme, appuyé sur une épée qui commandait le respect, veillait d'un air féroce sur la ville hanséatique. On aurait dit qu'il décidait de qui avait ou non le droit d'y pénétrer. Anne trouva ce massif bloc de pierre dépourvu de toute élégance, sans rien de la splendeur de la Statue de la Liberté qu'elle avait vue à New York. Le puissant chancelier de granit n'était pas un salut aux nouveaux arrivants mais un avertissement à tous ceux qui entraient dans le port. Ne nous cherche pas noises, disait le monument, tu n'y gagneras rien. Nous savons nous défendre.

Ne t'en fais pas, lui répondit Anne intérieurement. Je n'ai pas l'intention de m'attirer des ennuis, au contraire : j'ai plutôt prévu de disparaître, de me rendre invisible, tu ne me remarqueras pas.

Le voilier se dirigeait désormais vers le Kaiserspeicher, l'immense entrepôt du quai du Großer Grasbrook, symbole du port de Hambourg. Il se dressait, aussi majestueux que jadis, dominait les quais et toutes les autres halles, fendait l'Elbe tel un coin effilé. À la vue de son clocher rouge sombre et de sa boule horaire, Anne songea à l'Observatoire royal de Greenwich et prit douloureusement conscience qu'elle ne reverrait sans doute jamais ce monument londonien, qu'elle ne pourrait jamais retourner dans la ville qui était devenue la sienne.

Une nouvelle décennie commençait, mais pour elle, c'était bien plus encore. À peine quarante-huit heures plus tôt, elle assistait à une fête, riait, buvait et dansait. Une coupe de champagne toujours pleine à la main, elle trinquait joyeusement à la nouvelle année avec ses amis. Jamais elle ne se serait doutée de ce que le matin suivant lui réserverait. On l'avait avertie à la toute dernière minute, elle avait empaqueté le strict minimum à la hâte avant de prendre la fuite.

— Ma'ame ?

Un des moussaillons surgit près d'elle, l'arrachant à ses pensées. Il avait traîné sur le pont ses deux sacs de voyage et sa valise et la regardait d'un air interrogateur.

Anne sortit sa bourse de son sac à main, en tira quelques livres sterling et les donna au gamin en lui ordonnant de faire porter ses bagages en fiacre à l'hôtel *Atlantic*. Elle-même s'y rendrait à pied, elle voulait reprendre un peu ses marques dans sa ville natale.

Le bateau était parvenu au quai Dalmann et des remorqueurs manœuvraient pour lui faire prendre sa position d'amarrage. En face, au quai Sandtor, on déchargeait le *Preussen*, un gigantesque cinq-mâts carré de l'armateur Laeisz, un des deux plus gros concurrents de son père. Un navire magnifique, imposant, sans rapport

avec le trois-mâts sur lequel elle se trouvait. Anne était fascinée par les bateaux et la navigation, par l'eau. Elle avait ça dans le sang et n'aurait jamais pu vivre dans une ville sans fleuve, sans canaux, sans ponts ni port. Tandis qu'elle empruntait la coupée après un bref geste d'adieu au capitaine manifestement soulagé de la voir quitter son bord, elle se sentit enfin submergée par une vague d'exaltation. Étaient-ce les cris des mouettes, cordial chant de bienvenue, l'air froid de l'hiver hambourgeois à l'odeur si différente des docks de Londres auxquels elle avait fait ses adieux en pleine nuit, ou le spectacle de la ville qui s'étendait sous ses yeux, encore familière malgré tous les changements ?

À peine avait-elle posé le pied sur le quai que trois gamins en haillons se ruèrent vers elle, tendant leurs mains sales pour mendier quelques sous. La pestilence de l'eau saumâtre s'élevait du bassin portuaire et Anne se demanda ce qui était le pire, ce brouet fluvial ou les morveux raides de crasse et affamés dans des vêtements bien trop légers pour la saison. Elle leur donna un penny à chacun puis haussa les épaules face à leur air désemparé.

— C'est tout ce que j'ai. Vous pourrez sûrement les échanger à des marins.

Les trois gosses pestèrent et perdirent tout intérêt pour l'élégante jeune femme maintenant qu'ils ne tiraient plus rien d'elle.

Elle poursuivit son chemin sur le quai tout en regardant les débardeurs décharger les carrioles, ôter de lourds sacs des barges ou diriger à la gaffe dans le canal des péniches charriant des montagnes de charbon. Ils ressemblaient presque tous aux trois petits mendiants, mal nourris et encore plus mal vêtus. *Il est temps que les*

choses changent, se dit-elle en continuant d'un pas plus décidé. Elle se rendrait à l'association dans les jours à venir ; elle n'était pas venue à Hambourg pour se tourner les pouces.

Après avoir traversé le large pont de Brooktor, elle se dirigea droit vers les façades de brique rouge de la Speicherstadt¹. Quelques années plus tôt se trouvaient encore ici les masures et les baraquements des familles d'ouvriers ; elle le savait de son père, qui avait toujours eu une dent contre ces quartiers miséreux. Le puissant armateur les considérait comme un affront, il aurait volontiers occulté le fait que les gens qui trimaient et s'épuisaient pour lui nuit et jour avaient le même droit à l'existence que lui, dans la même ville, sur les mêmes lieux. Finalement, le choléra avait rendu service aux riches et chassé une partie des miséreux loin du centre. Là où ils vivaient désormais, ils n'insultaient plus la vue de personne.

Anne s'engagea dans la rue Catharinen et une fois au milieu du pont Reimers, elle s'arrêta et tourna le regard vers le canal Nicolai. Elle observa les entrepôts serrés les uns contre les autres, les péniches, les barges et les barques amarrées à des madriers de bois dépassant de l'eau. Une épaisse fumée s'élevait de certains comptoirs ; des charrettes grondaient sur les pavés, derrière elle. Deux ouvrières vêtues de simples robes en coton et de manteaux en feutrine passèrent, de gros sacs de linge sur le dos. On levait le store d'un magasin de denrées coloniales. Un agent de police surveillait d'un œil attentif le trafic autour de l'église St. Nicolai et un petit vendeur de journaux clamait les nouvelles du jour.

1. Littéralement : « ville des greniers ». Quartier emblématique du port de Hambourg fait de bâtiments de brique rouge et parcouru de canaux. (Toutes les notes sont de la traductrice.)

La ville s'éveillait, le ciel matinal se dégageait, la dernière nappe de brouillard s'était dissipée et le soleil hivernal s'élevait, lumineux, au-dessus de Hambourg.

Anne fit le tour de St. Nicolai par l'ouest puis bifurqua de nouveau et traversa le pont Trost. Elle avançait en zigzags, comme un lièvre en fuite, alors qu'elle était en sécurité : personne ici ne savait ce qu'elle avait fait. Si elle errait ainsi dans la vieille ville, c'était plutôt pour s'imprégner des lieux, voir ce qui avait changé et ce qui demeurait. La bourse et l'hôtel de ville étaient toujours debout, mais là aussi, les chantiers allaient bon train. Des barrières et de profonds fossés bloquaient le trafic, les tramways frôlaient passants, carrioles et fiacres en ferrailant. Toute cette animation lui rappela Piccadilly Circus. Elle réussit à traverser sans accrochage le parvis de la mairie pour atteindre le Jungfernstieg¹ et l'Alster² intérieure. Elle avait mis moins de vingt minutes à venir ici depuis le port, et pourtant, il lui semblait avoir pénétré dans un autre monde. L'ambiance des rives de l'Alster intérieure n'était rien moins que mondaine. *C'est là l'univers de ma famille*, pensa-t-elle avec un mélange de nostalgie et de colère. Ils venaient flâner ici le dimanche sous les arbres de l'Alsterdamm, admirer les vitrines des boutiques élégantes, souper à l'*Alsterpavillon*, ou bien son père les invitait à une petite partie de canotage, évidemment sans jamais prendre les rames lui-même.

Ici, les rues étaient plus calmes que quelques centaines de mètres plus loin, dans la Speicherstadt ou sur le port. Les véhicules fonçaient sur les bords du magnifique plan d'eau et quelques rares passants se rendaient

1. Avenue chic.

2. Affluent de l'Elbe qui forme un lac au centre de Hambourg.

déjà à pied ou même à vélo au travail, mais pas trace d'ouvriers, de blanchisseuses ni de petits mendiants.

Anne eut un accès de honte : voilà le monde dans lequel elle était née. Sa vie avait pris une tout autre tournure, elle n'était plus la fille de l'armateur.

Elle allait plonger une dernière fois dans le monde de l'argent et des privilèges, se rappeler ce qu'était une vie d'insouciance. Elle méritait de se remettre de sa fuite nocturne par la mer du Nord, un dédommagement pour ce qui allait suivre : à Hambourg, elle allait devoir se débrouiller seule, incognito. Elle reprendrait ainsi son souffle avant de poursuivre le travail entamé en Angleterre.

Elle s'accorderait deux nuits à l'*Atlantic*, le plus bel hôtel de la ville, avant de se remettre à œuvrer pour un monde meilleur.

Elle se dirigea vers l'hôtel situé au bord de l'Alster extérieure. Le bâtiment blanc à cinq étages se donnait des airs plutôt modestes. Une réserve typiquement hambourgeoise ; seul le globe terrestre ornant le toit trahissait les ambitions impériales d'Alfred Ballin, lui aussi ancien ami et concurrent de son père. Qu'elle descende ici, chez son rival, le blesserait profondément s'il venait un jour à l'apprendre ; peut-être était-ce précisément pour cela qu'elle avait choisi cet hôtel.

Le portier en uniforme à galons dorés lui ouvrit la porte avant même qu'elle ait monté les marches du perron.

— Mes bagages ont déjà été apportés, dit-elle en voyant son coup d'œil interrogateur.

Lorsqu'elle franchit la porte, elle aperçut son reflet et s'en effraya. Cette élégante jeune femme au teint pâle, cheveux foncés relevés en haut chignon sous son chapeau à plume verte, long manteau à grand col de

fourrure et manchon assorti – était-ce bien elle ? Il lui sembla qu'une inconnue entrait dans l'hôtel.

Anne reprit vite contenance et se dirigea vers le réceptionniste avec un grand sourire.

— J'ai télégraphié, une chambre pour deux nuits.

L'homme derrière son comptoir de bois sombre esquissa une courbette.

— Soyez la bienvenue à l'hôtel *Atlantic*. Puis-je me permettre de vous demander à quel nom vous avez réservé, chère mademoiselle ?

Anne ouvrit la bouche pour répondre avant de s'interrompre. Quel était son nouveau nom ? Elle hésita un bref instant, puis la mémoire lui revint.

— Fitzpatrick, répondit-elle. Miss Anne Fitzpatrick.

Elle ferait bien de s'y habituer, parce que dorénavant, elle ne s'appellerait plus que comme cela. Son ancien nom avait disparu à jamais.

DEUX PAS EN AVANT, UN PAS EN ARRIÈRE

*Dix mois plus tard, toujours à Hambourg,
temps de novembre*

— **S**IX MOIS. C'EST MON DERNIER MOT.
 Helene baissa la tête pour cacher à son père le sourire qui s'était glissé sur ses lèvres. Au tremblement de sa voix, elle savait parfaitement combien cette phrase lui avait coûté. S'il n'en avait tenu qu'à lui, comme avant, il l'aurait envoyée dans sa chambre sans tolérer la moindre protestation. Mais depuis le départ de Klaus, tout avait changé chez les Curtius. Elle en avait profité pour lancer une discussion qu'elle n'aurait jamais eu le courage d'engager à peine six mois plus tôt.

— Un an, rétorqua Helene, incapable de se retenir.

Son père n'accepterait jamais, mais l'envie de le provoquer l'emportait sur son bon sens.

— Ne me pousse pas à bout !

Le ton de son père trahissait sa colère. Contre sa fille, qui n'admettait plus de se soumettre sans regimber, et contre lui-même, parce qu'il ne pouvait plus rien lui refuser.

Helene releva la tête et le regarda droit dans les yeux. Son père, le pasteur Engelbert Curtius, fronça ses épais sourcils d'un air réprobateur.

— Ça suffit, dit sa mère en posant une main sur la sienne.

Sans ce geste, Helene aurait peut-être obéi. Mais ce fut cette douce, modeste et vaine tentative d'apaisement qui la mit en rage, plus encore que le regard avec lequel son père essayait de la faire taire. Elle ne supportait plus que sa mère essaie en permanence de jouer les intermédiaires, qu'elle mette tout en œuvre pour l'amener à se comporter exactement comme elle-même face à son mari : silencieuse, soumise, dévouée. *Non*, pensa Helene. Si Klaus avait été là, en face d'elle, il l'aurait soutenue. Son frère l'aurait épaulée et même encouragée à ne pas céder.

— Six mois, et après on en reparle.

Helene soutint le regard de son père. Celui-ci reposa ses couverts sur son assiette avec précaution, presque sans un bruit, comme s'ils étaient du même cristal que son verre à vin. Cela donna à son geste un aspect menaçant très calculé. Le patriarche saisit sa serviette amidonnée et s'en tapota soigneusement la bouche.

Helene soupira et regarda par la fenêtre. Il régnait une tension palpable dans la pièce. Sa mère priait pour qu'aucune dispute n'éclate, pour que son mari épargne l'enfant et ne se mette pas à hurler.

Son père voulait à tout prix préserver son autorité mais il savait aussi ce qu'il risquait en ignorant les vœux et les exigences de ses enfants. Klaus, qui ne supportait plus l'autoritarisme paternel, était parti à des milliers de kilomètres. Seule Helene savait où il se trouvait et s'il était même encore en vie. Elle était désormais leur

seul enfant, et elle avait bien l'intention d'user de cet atout pour parvenir à ses fins.

L'air très calme, elle observa le couple d'oies sur leur pelouse. Tout bouillonnait en elle, elle aurait voulu se lever, crier, envoyer valser la vaisselle en un geste théâtral. Mais elle avait appris à se contrôler. Elle avait vingt ans et non plus seize. Elle garda donc les yeux fixés sur le jardin, l'eau, les oies, le ponton.

La propriété de la famille Curtius se trouvait dans le Langer Zug, une voie longeant un bras perpendiculaire de l'Alster extérieure. À gauche, le pont de Mühlenkamp, sur la rive d'en face, le club d'aviron Germania, leur club, où Klaus et elle s'étaient entraînés pendant des années. *Aujourd'hui, ce n'est plus que mon club*, pensa Helene avec nostalgie. À droite, sous les saules pleureurs, l'Alster longeait Bellevue jusqu'au Krugkoppel. La lumière brumeuse de novembre flottait à la surface de l'eau, c'était une de ces journées où le soleil ne perçait jamais vraiment. Les ombelles brunies des roseaux étaient figées, aucune brise ne déchirait le voile laiteux, et seules les oies remuaient, fouillant le sol du bec à la recherche de dernières limaces, de derniers vers de terre. Le calme derrière la fenêtre était enchanteur, une idylle. Helene adorait cette vue sur l'eau en toute saison. Mais ici, dans la salle à manger, un orage menaçait.

— Six mois, dit son père en se levant.

Sans la voir, Helene savait que sa mère souriait à son mari. C'était là le rôle qui lui était imparti : apaiser le lion. Elle maîtrisait cet art à la perfection. L'art des belles apparences.

Helene ne suivrait pas cette voie, jamais. Elle aimait sa mère plus que tout mais ne la considérait pas comme un exemple. Plus maintenant. À bien y réfléchir, c'était même la faute de son père si Helene s'était mise à voir

d'un autre œil sa mère et toutes les femmes de son entourage.

Quatre ans plus tôt, il s'était emporté à la lecture d'un article de journal relatant la création à Hambourg d'une association qui s'était fixé pour objectif l'égalité complète des femmes et des hommes, dans tous les domaines. Tous les domaines ! Le pasteur Curtius s'était mis dans une rage folle. Il avait lu l'article entier à voix haute, à table. On y apprenait que Lida Gustava Heymann s'était brouillée avec Helene Bonfort, de l'association des femmes. Quelques années plus tôt, déjà, elle avait acheté dans la rue Paul une maison où on servait à déjeuner, avec une garderie pour les enfants des domestiques et des baignoires et des douches pour les femmes sinon privées de ce genre de commodités. Bouche bée, Helene avait écouté son père lire cette description d'un monde si éloigné du sien alors même qu'il était à tout juste quelques kilomètres à vol d'oiseau de la maison familiale.

Le père d'Helene avait toujours eu une dent contre Lida Heymann, une aversion qui s'était aggravée au fil des années alors même qu'elle avait quitté Hambourg depuis longtemps. Chez les Curtius, la défenseuse des droits des femmes n'était appelée que « la mégère », et le pasteur citait sans relâche des extraits de la Bible comme s'ils constituaient le seul moyen de tenir ce diable en jupons à distance de leur honorable demeure de la rue Körner.

Le jour où leur père avait déclamé cet article de journal, Klaus avait donné un coup de genou à Helene sous la table. Ils s'étaient compris d'un seul regard : si cette nouvelle suffisait à mettre l'autoritaire patriarche dans une telle rage, c'est qu'elle cachait quelque chose qu'il valait la peine d'examiner de plus près.

Klaus, plus âgé de cinq ans, était déjà mieux informé qu'elle. Il était alors très lié à Julie, la bonne, et Helene savait que celle-ci n'était pas la première domestique qu'une « amitié intime », comme il le disait, unissait à son frère. Son penchant pour le personnel de maison féminin s'alliait à une fascination pour la classe laborieuse en général. Klaus ne cachait pas qu'il était au fond de son cœur socialiste, voire communiste.

Tout avait commencé ainsi. La curiosité initiale d'Helene s'était peu à peu changée en une véritable obsession. Elle lisait en cachette dans les journaux de son père tout ce qu'elle trouvait sur ce nouveau mouvement des femmes, consultait les petites annonces et le programme des conférences. Les femmes devaient voter – *oui !* se disait-elle sans cesser de penser à sa mère muette et soumise, *oui !* –, il existait même un club cinématographique où les femmes allaient voir des films ensemble ! Le pasteur Engelbert Curtius avait strictement interdit le cinéma à Helene et Klaus ; le summum du divertissement autorisé pendant leur enfance avait été une visite au cirque. Puritain comme il l'était, il trouvait même indécents les spectaculaires jeux d'eau de Paul Busch. Helene et Klaus devaient se contenter d'écouter leurs camarades d'école raconter le fabuleux numéro, les yeux brillants.

Si le pasteur savait qu'Helene était allée au cinéma avec son amie Paulina ! On donnait *Arsène Lupin contre Sherlock Holmes* et le suspense les avait littéralement soulevées de leurs sièges.

Faire partie de tout cela, tel était le souhait le plus cher d'Helene. Participer aux soirées de débat du club féminin, militer pour le droit de vote, écouter des conférences comme « La position de la femme dans la vie publique »... Et bien sûr, incapable de renier son

éducation chrétienne, elle souhaitait venir en aide aux femmes moins bien loties qu'elle.

Enfin et surtout, elle ne voulait pour rien au monde devenir une épouse et mère dévouée dont la seule tâche serait d'être en adoration devant son mari.

— Puis-je débarrasser ?

Julie tira Helene de sa rêverie. Elle leva la tête et regarda droit dans les yeux d'un bleu éclatant de la domestique. Celle-ci cilla brièvement, le signal qu'elle la retrouverait plus tard au sous-sol.

— Je vais m'allonger un moment, ma chérie, dit sa mère en quittant la table à son tour.

Elle était toute pâle. Helene savait que sa mère avait une santé fragile. Souvent, Fanny Curtius portait la main à son front, soupirait doucement puis allait se coucher, épuisée, anémiée. La tête, la tension, le cœur – elle trouvait toujours un nouveau coupable. Elle manquait tout simplement d'exercice. Depuis qu'Helene était elle-même adulte, ou en voie de le devenir, sa compassion pour sa fragile mère s'était évanouie. Elle croyait savoir ce qu'il lui aurait vraiment fallu : plus de fruits, moins de viande, des douches froides, et même l'hydrothérapie recommandée par l'abbé Kneipp. Son père n'avait toutefois que mépris pour ce dernier, le « docteur de l'eau ». Sa mère ne faisait donc qu'une chose : se retirer dans sa chambre, fermer ses lourds rideaux et somnoler.

Helene, au contraire, avait besoin de sortir, de prendre l'air, de fuir la prison familiale. Elle froissa sa serviette, repoussa sa chaise et quitta la pièce à la hâte. Elle monta quatre à quatre l'escalier menant à sa chambre. *Victoire*, pensait-elle, *victoire ! Sur toute la ligne ! Bon, disons sur la moitié de la ligne*. Son père ne s'était pas avoué complètement vaincu, mais elle avait réussi à lui soutirer six

mois de travail à l'association de bienfaisance. Pendant ce temps-là, elle n'irait pas à l'école ménagère ! Elle n'y aurait jamais survécu, elle en était certaine. Elle avait déjà secrètement formé un plan pour fuguer. Si son père n'avait pas cédé et l'avait forcée à y aller, elle aurait supplié son frère de la laisser le rejoindre. En Amérique du Sud !

Elle ôta vite sa surrobe étroite, remplaça ses jupons bouffants par un caleçon long et se glissa dans sa tunique de laine. Elle attrapa son châle, ses gants, son manteau et ses cache-oreilles en lapin puis dévala l'escalier encore plus vite qu'elle ne l'avait gravi. Sans s'arrêter au rez-de-chaussée, elle ouvrit à la volée la porte menant au sous-sol où Julie l'attendait déjà. Là se trouvaient non seulement l'espace réservé au personnel, la cuisine et la buanderie, mais aussi le « fumoir », comme l'appelaient les jeunes filles. En fait, il s'agissait d'un vestibule tout au bout du long couloir qui s'ouvrait sur un chemin menant au jardin. Elles se retrouvaient là pour fumer et échanger des informations.

— Tu as entendu ?

Hors d'haleine, Helene lança un sourire éclatant à Julie tout en lui tendant une petite boîte en fer-blanc qui contenait des Salem. Elle tenait ce vice de Klaus, qui lui avait offert sa boîte à cigarettes. Selon lui, elle lui servirait d'accès à l'étage des domestiques et donc aux potins. « Offre-leur une cigarette et ils te raconteront tout ce que tu voudras. » Depuis, Helene fumait et retrouvait régulièrement Julie ici.

— Entendu quoi ?

Julie aspira une grosse bouffée puis souffla la fumée dans l'air froid et humide de novembre.

— J'ai droit à six mois de délai, expliqua Helene en imitant son amie.